

L'ouverture de Lausanne-Ouchy

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184218>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

L'ouverture du Lausanne-Ouchy.

Samedi dernier, une charmante course sur le chemin de fer Lausanne-Ouchy était offerte aux représentants de la presse lausannoise par le Comité d'administration. Il ne s'agissait pas d'une seconde collaudation destinée à constater les bonnes ou mauvaises conditions de la nouvelle voie ; non, il faisait une journée superbe et ces Messieurs ne demandaient pas mieux que de se laisser glisser mollement à Ouchy pour y fumer un cigare et aller se rafraîchir au café Perrin.

Quoique les journalistes aient la peau quelquefois très dure et insensible aux coups qu'on leur porte, M. le directeur Lochmann a voulu néanmoins les convaincre que leur précieuse vie n'était point en danger. Il les conduisit auprès des engins moteurs et eut l'aimable obligeance de leur expliquer en détail comment il allait utiliser la force dont il dispose pour les conduire sains et saufs à Ouchy. A ce sujet, qu'on nous permette de revenir un instant sur cette partie intéressante de l'entreprise.

Au bas de l'escalier et au-dessus du canal qui amène le jet d'eau dans la turbine et lui imprime un mouvement de 200 tours par minute, s'élève un réservoir d'air destiné à éviter ce qu'on appelle le coup de bélier, c'est-à-dire la pression violente qui se produit sur les parois des tuyaux lorsqu'on arrête brusquement la marche de la colonne d'eau. Celle-ci se heurtant à l'obstacle qui ferme l'issue est refoulée dans le réservoir et en comprime l'air, dont l'élasticité remplit le rôle d'un caoutchouc ou tampon qui amortit le choc.

Le regard est tout particulièrement attiré par la grande roue ou tambour autour duquel s'enroule le câble. Au-dessus, deux grandes poulies inclinées servent à diriger celui-ci sur les galets de la voie. Ces poulies tournant en sens inverse, l'une reprend au tambour le câble que l'autre lui donne, fait qui résulte nécessairement de la marche simultanée et contraire des trains.

Une longue pièce de fer, à pas de vis, disposée horizontalement, et dont le mouvement se combine avec celui du tambour et des poulies, fait avancer une aiguille placée en face du mécanicien, et indiquant à celui-ci la marche du train et l'endroit exact où il se trouve.

La vue de ces engins dont la puissance motrice,

la solidité et l'ingénieux agencement inspirent une entière confiance dans l'entreprise ne rassura pas suffisamment Messieurs les journalistes ; ils désirèrent savoir comment ils se tireraient d'affaire pour le cas où, durant le trajet, le câble viendrait à se rompre. L'un avait une réponse assez vive à préparer contre le *Nouvelliste*, l'autre devait commencer, le soir même, une série d'articles tendant à faire revenir le peuple vaudois et le Grand Conseil de l'insubordination dont ils ont fait preuve dans la question de la révision constitutionnelle ; un troisième allait attaquer la *Gazette* et n'avait pas relu ses épreuves, tous enfin se devaient à leur cause et tenaient à rentrer vivants à la maison.

Il leur fut, dès lors, démontré que le câble, composé de 114 fils d'acier, était d'une solidité éprouvée ; qu'un frein puissant pouvait serrer les essieux, et que même, en cas de rupture, les sabots diraient leur dernier mot.

M. le Directeur expliqua, en outre, que quelques jours auparavant le câble avait été décroché et le train laissé en liberté avec quelques braves dont la vie n'était nullement assurée. Arrivés au milieu de la rampe, où les véhicules avaient acquis la vitesse d'un chemin de fer ordinaire, ils abaissèrent les sabots. Le train glissa sur un espace de 4 mètres et resta stationnaire.

Une telle expérience ne laissant plus rien à désirer, la presse vaudoise monta en wagon, et deux heures plus tard ces messieurs étaient rendus à la polémique et à leurs familles. Mais avant de se séparer ils voulurent consacrer cette heureuse rencontre en trinquant ensemble. En effet, tous trinquèrent et échangèrent les paroles les plus aimables. Le bon vin aidant, et puis je ne sais quoi, la gaieté de la course, le soleil, l'herbe tendre eurent une telle influence sur ce groupe intéressant que quelqu'un admirant un si touchant tableau, et croyant que ces messieurs venaient de procéder à la *collaudation* du Lausanne-Ouchy, prétendait que cette expression nouvelle et toute fédérale voulait dire : accolade, fusion.

Le jeudi suivant avait lieu l'inauguration de la ligne, à laquelle étaient conviés les autorités cantonales et communales, les actionnaires et plusieurs invités. Trois trains les amenèrent successivement à Ouchy en fort peu de temps, le trajet se faisant en 6 minutes. A peine a-t-on le temps d'échanger

quelques paroles, ou d'allumer une cigarette entre les deux stations ; on monte, on jette un regard à droite et à gauche et l'on descend. Quelles que soient les beautés qu'on rencontre en wagon, pas moyen de faire une déclaration d'amour, vu les préliminaires d'usage.

Le rendez-vous était à Beau-Rivage ; tous les invités se réunirent sur la terrasse en attendant que la grande salle leur ouvrit sa porte à deux battants. En quelques minutes elle se trouva littéralement remplie. Une charmante musique se fit entendre dans le lointain ; c'était le tintement des verres offerts aux heureux qui se trouvaient à l'extrémité nord où se distribuaient les rafraîchissements. Peu à peu les plateaux percèrent les rangs épais de la foule altérée et les effets d'un excellent vin se traduisirent bientôt sur tous les visages.

M. Mercier, dans un discours émaillé de fines allusions et fort bien dit, remercia tous ceux qui avaient secondé l'entreprise et plaça celle-ci sous la protection des autorités fédérales, cantonales et communales. De là les réponses de la part de ceux qui, dans cette circonstance, avaient pour mission de représenter ces autorités.

Ce fut là tout, et ce fut assez pour cette fête fort simple, il est vrai, mais fort réjouissante pour l'avenir de notre ville.

Et maintenant l'exploitation a commencé ; de nombreux promeneurs et curieux en profitent. Aux deux gares se lit l'affiche suivante :

Ouchy-Lausanne, 25 centimes.

Lausanne-Ouchy, 25 centimes.

Pas de demi-places.

Les enfants pris sur les genoux ne paient pas.

Prenez garde, messieurs, qu'on ne prenne quelquefois sur les genoux de trop grands enfants.

L. M.

Mon chien Bill.

Buffon, le grand écrivain, le grand philosophe, le profond observateur, je dirai même le poète, car sa prose est souvent plus belle que bien des poésies ; Buffon, dont les œuvres sont reléguées parmi les *rossignols* de la science moderne, ce maître en style parle ainsi du chien :

« Sans avoir comme l'homme toute la chaleur de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment, il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections ; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, le chien ne se rebute pas par les mauvais traitements ; il les subit, les oublie et ne s'en souvient que pour s'attacher davantage. Loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose à de nouvelles épreuves, il lèche cette main, instrument de douleur qui vient de le frapper. »

Je ne puis m'empêcher, en lisant ces lignes, de soupçonner Buffon de n'avoir jamais été mordu ; néanmoins je sympathise en tout avec lui et j'aime,

j'admire même l'homme qui a si bien compris les animaux et la nature.

Les rapports que j'entretiens depuis bientôt cinq ans avec Bill sont d'un genre tout à fait à part, et jamais nuage ne troubla notre amitié. Bill est un Bichon de taille moyenne, son poil est blanc et soyeux, ses oreilles pendent avec grâce, sa queue ressemble à ces panaches un peu gercés des tambours-majors de 1830 ; quant à ses yeux, ils sont cachés par une forêt neigeuse où je vois, comme dans une clairière, briller un rayon de soleil, éclair de tendresse :

Bill ! on a dit : l'œil est miroir de l'âme,

Eh bien ! je vois dans les reflets du tien

L'ami d'un homme ou le cœur d'une femme

Et rien du chien.

Je connais des gens qui le trouvent laid ; je le trouve charmant, moi, et l'illusion provient sûrement de mon attachement pour lui.

Nous sommes intimes, en effet, et je me demande souvent si c'est de la sympathie ou un fluide magnétique qui nous unit ? Suis-je un peu chien par le cœur ? Est-il un peu homme au moral ? Je l'ignore... Il y a de l'Oreste et du Pylade dans notre amitié ; j'en suis presque honteux, je l'avoue ; mais c'est ainsi. Mon chien, je l'aime, parce que je l'aime ; que pensez-vous de ma logique ? Je l'aime parce qu'il sait m'aimer, lui *chien*, mieux que moi, *homme*. Je l'aime en égoïste, il m'aime en chien généreux ; l'homme aime pour lui-même, le chien aime pour nous, et, je vous le demande, de quel côté est l'abnégation ?

Quelqu'un a dit : Plus j'apprends à connaître les hommes, plus j'aime les chiens. Je ne vais pas si loin, car s'il est des hommes ingrats, il est aussi des chiens hargneux.

Mais mon chien a tant de qualités ! Il m'aime, donc il a du cœur ; il comprend un signe, donc il a de l'esprit ; il lit dans mon âme, donc il a une âme et il pense. Ah ! combien d'entre nous raisonnent à faux, pensent à mal lorsqu'ils pensent et ne sentent rien !

J'ennuie souvent mes amis, je n'ennuie jamais mon chien, au moins il ne me l'a jamais dit, et si je l'ennuyais, il ne préférerait pas ma société à toute autre. Quant à lui, il ne m'ennuie que lorsqu'il secoue ses puces et qu'elles me prennent pour lui.

J'entends tous les jours dire d'un chien : Il ne lui manque que la parole ; dire cela, ce n'est pas être initié à la langue *chien*. Je m'explique : Parler *chien*, c'est comprendre un langage cabalistique, télégraphique, semblable à celui des sourds-muets. Ce langage s'exprime avec les pattes, avec les yeux, avec les oreilles et surtout avec la queue, et je vous assure qu'il a son éloquence. Quant aux dents, c'est une autre affaire ; dans la langue *chien*, on nomme cela employer des expressions *incisives* ou *mordantes* ; pour ma part, je préfère alors que l'orateur ne s'en serve pas trop souvent.

Les Turcs disent : Chien de chrétien ! On devrait